

nistre de ce dernier, marcha à la rencontre de l'ennemi, mais il fut battu et forcé de fuir honteusement devant le vainqueur.

A cette nouvelle, Ildérim secoua son engourdissement, ceignit son cimenterre, monta à cheval, et parcourut les rues de la ville. Sa présence électrisa les habitants qui accoururent sous sa bannière. Après avoir fait jeter en prison Kara-Ali et ses autres ministres, qui avait profité de son inexpérience pour gouverner à sa place, il arma toute la population et se mit à la tête de ses troupes.

La bataille se livra à quelques lieues de la capitale; elle commença au lever du soleil; mais malgré des prodiges de valeur, Ildérim fut forcé de lâcher pied, et son armée finit par être mise en déroute.

Déterminé à périr plutôt que de survivre à sa défaite, Ildérim sauta à bas de son cheval et se jeta au pied d'un arbre, résolu à attendre la mort. En vain ses compagnons le supplièrent-ils de fuir; il leur ordonna de le laisser à son destin. Quand il se trouva seul, l'infortuné monarque s'abandonna à son désespoir, et maudit le mauvais usage qu'il avait fait de sa jeunesse.

— "Oh! murmura-t-il, puisque Dieu n'a pas eu pitié de mon désespoir, que Satan vienne à mon aide!"

A peine avait-il prononcé ces dernières paroles qu'un homme de haute taille, à la mine sombre et farouche, apparut devant lui, il lui sembla voir un géant. Un sentiment étrange, profond, s'empara d'Ildérim, qui frissonna en se rappelant ses dernières paroles:

— "Tu as appelé Satan à ton secours, dit l'étranger; parle, et dépêche-toi, car Mansour et ses soldats avancent, semblables à un torrent. Que désires-tu?"

— "Sauver mon peuple, et échapper moi-même au déshonneur, répondit Ildérim.

— "Jure alors de me consacrer l'enfant qui sera ton premier-né, dit l'étranger, et je me charge de disperser tes ennemis comme des feuilles chassées par le vent.

— "Je jure! s'écria le malheureux roi, qui que tu sois, je le jure!"

L'étranger l'aida à remonter à cheval. Des soldats sortirent tout à coup des bois environnants, se réunirent aux débris de l'armée qui s'était ralliée sous les murs de la ville, et grâce à ce secours inattendu, la bataille recommença. Une heure suffit pour anéantir l'armée de Mansour.

Ildérim fut reçu avec enthousiasme par ses sujets; toutes les maisons furent illuminées, et toute la population s'assembla dans les rues pour saluer le jeune vainqueur.

Que vous dirai-je? La paix fut rendue au royaume, et Ildérim, ne se souvenant plus du serment qu'il avait fait dans un moment de désespoir, ou plutôt se persuadant que ce n'était qu'un songe de son imagination exaltée, épousa Alméria, fille d'un roi de Georgie, qui mit au monde deux filles.

La nuit même de leur naissance, l'étranger dont l'intervention avait causé la défaite de Mansour, se présenta de nouveau devant Ildérim, et réclama l'exécution de sa promesse. Ildérim demanda conseil à un vénérable prêtre qui habitait son château. Il se nommait Héraclius, et fut terriblement puni de l'intérêt qu'il portait à son ami, car une nuit il fut trouvé poignardé dans sa chambre.

Par la volonté de l'inconnu, qui semblait posséder une puissance surnaturelle, je fus nommé Satanaïs, et ma soeur reçut le nom d'OËtna. Plusieurs années s'écoulèrent, quand, un jour, la mauvaise fortune vint de nouveau me frapper. Kara-Ali, rentré secrètement dans le royaume, surprit mon frère au moment où il lançait dans la rivière qui bordait le jardin, le cadavre d'Héraclius, dont on ne pouvait expliquer le meurtre. Il accusa mon père de la mort de ce vieillard, et le peuple, dans son indignation, envahit notre palais. Mon père, fait prisonnier par Mansour, fut jeté dans un donjon, et ma mère, avec ses deux enfants, arriva seule à la cour du roi de Georgie. Mais là, encore, le malheur nous poursuivait, car le Shah de Perse fit la guerre au père de ma mère, dont il massacra toute la famille.

Nous revînmes en Europe, nous traversâmes les provinces de l'empire ottoman, et arrivâmes enfin en Bohême. Pourquoi ma mère choisit cette contrée pour sa nouvelle patrie, c'est ce que je ne saurais dire. Toujours est-il qu'elle acheta une petite villa à quelques lieues de Prague, et qu'elle s'y consacra à mon éducation et à celle de ma soeur. Mais nous ne devions pas la conserver longtemps. Six mois après notre arrivée en Bohême, la mort l'enleva aux enfants qu'elle aimait tendrement. OËtna et moi restâmes ainsi orphelines, n'ayant avec nous que le vieux serviteur qui nous avait accompagnées dans notre exil. Ce fut lui qui, sur son lit de mort, nous raconta en détail les incidents dont je ne vous ai donné qu'un aperçu.

Une année plus tard, OËtna fut placée dans une maison d'éducation. Quant à moi, une puissance occulte semblait peser sur ma destinée, et je restai dans le monde. Zitzka, auquel me rattachaient des liens de parenté, me donna une hospitalité généreuse, et je ne lui ai rien caché de ma position ni de l'espèce de malédiction qui s'attache à moi: car je ne puis me le dissimuler, celui, qui, homme ou démon, me donna le nom de Satanaïs, exerce toujours son influence sur ma volonté et sur mes actions. Le quinze de ce mois, le quinze avril, j'aurai atteint ma vingtième année. A présent, reprenez Satanaïs, j'ai une ferveur à vous demander, car c'est la dernière fois que nous nous rencontrons. Demain, dès le lever du jour, je partirai pour retourner dans mon pays natal, et je voudrais vous prier d'accorder votre protection et votre amitié à ma soeur OËtna. La même destinée qui me force à quitter l'Europe lui ordonne, à elle, de rester. Nous n'aurons même pas la satisfaction d'être ensemble. Mais si vous me promettez, seigneur chevalier, d'être un ami pour ma soeur, je